
LES OISEAUX, GIBIERS DE CHOIX AU PROCHE-ORIENT

Joëlle PICHON*

Les oiseaux constituent au Proche-Orient, un groupe d'une remarquable diversité spécifique. Certaines caractéristiques géographiques et géologiques font de cette région une des plus importantes zones de migrations de l'Hémisphère Nord, un véritable et vaste "couloir" emprunté par les oiseaux paléarctiques qui migrent vers leurs quartiers d'hiver en Afrique notamment.

Qu'ils soient sédentaires ou migrateurs, la distribution des oiseaux dans les niches écologiques variées de cette vaste région peut permettre à un archéozoologue d'appréhender avec fidélité le milieu naturel qui environne un site préhistorique. Depuis une quinzaine d'années environ, l'Épipaléolithique du Levant focalise quelque peu la recherche archéologique. Un grand nombre de sites ont été découverts et étudiés ou sont en passe de l'être (Fig. 1); c'est dans ce contexte, riche en matériel osseux avien, que s'est développée une étude des oiseaux de trois grands gisements natoufiens (10000-8300 av. J.-C.). Le Natoufien est présent dans tout le Levant depuis le Néguev jusqu'à l'Euphrate. Si la diversité de ses faciès complique l'élaboration d'une chronologie régionale, il semble que cette culture présente un certain nombre de caractéristiques homogènes. Il s'agit de chasseurs-cueilleurs, dont les occupations sont très denses. Les habitats (construits en fosses) couvrent souvent une superficie telle qu'ils peuvent être assimilés à de vrais villages. Un des traits caractéristiques des implantations sédentaires des natoufiens se trouve dans le fait que celles-ci se situent souvent à la charnière de deux ou plusieurs zones écologiques ayant des ressources animales et végétales complémentaires (CAUVIN, 1982). C'est dans ce contexte que les oiseaux du village de Mallaha (Eynan) et de la grotte d'Hayonim, en Israël, mais aussi ceux issus de fouilles du Tell Mureybet, en Syrie, ont été étudiés (PICHON, 1984). Un des buts de cette recherche était d'apporter la contribution de la "paléo-ornithologie" à une meilleure compréhension des processus biologiques, écologiques, paléthno-zoologiques ..., qui ont pu conduire ou qui ont contribué, en dehors des phénomènes sociaux, à la sédentarisation de l'homme dans cette région.

Trois exemples pris dans chacun des sites natoufiens présentés vont nous permettre d'aborder les liens étroits et complexes qui existent entre le chasseur et le ou les oiseaux-gibiers qui vivent avec lui dans son environnement.

1.- La chasse aux canards à Mallaha.

Le village natoufien de Mallaha (Eynan) est situé dans le bassin du lac Houleh (vaste dépression au Nord d'Israël, marquée par le lac de Tibériade et la rivière Jourdain). Le gisement se trouve à 200 m d'une source qui débite encore aujourd'hui plusieurs milliers de mètres cubes d'eau par heure, et à quelques dizaines de mètres seulement du bord de l'ancien lac, partiellement asséché par de grands travaux de drainage entrepris depuis deux ou trois décennies. Le gisement lui-même est situé au pied des contreforts calcaires du massif galiléen, qui forment à cet endroit une falaise, protectrice contre les vents dominants, de près de 400 m de haut.

* R.C.P. 717 (C.N.R.S.), Laboratoire d'Anatomie comparée, Muséum national d'Histoire naturelle, 55, rue Buffon, F-75005 Paris.

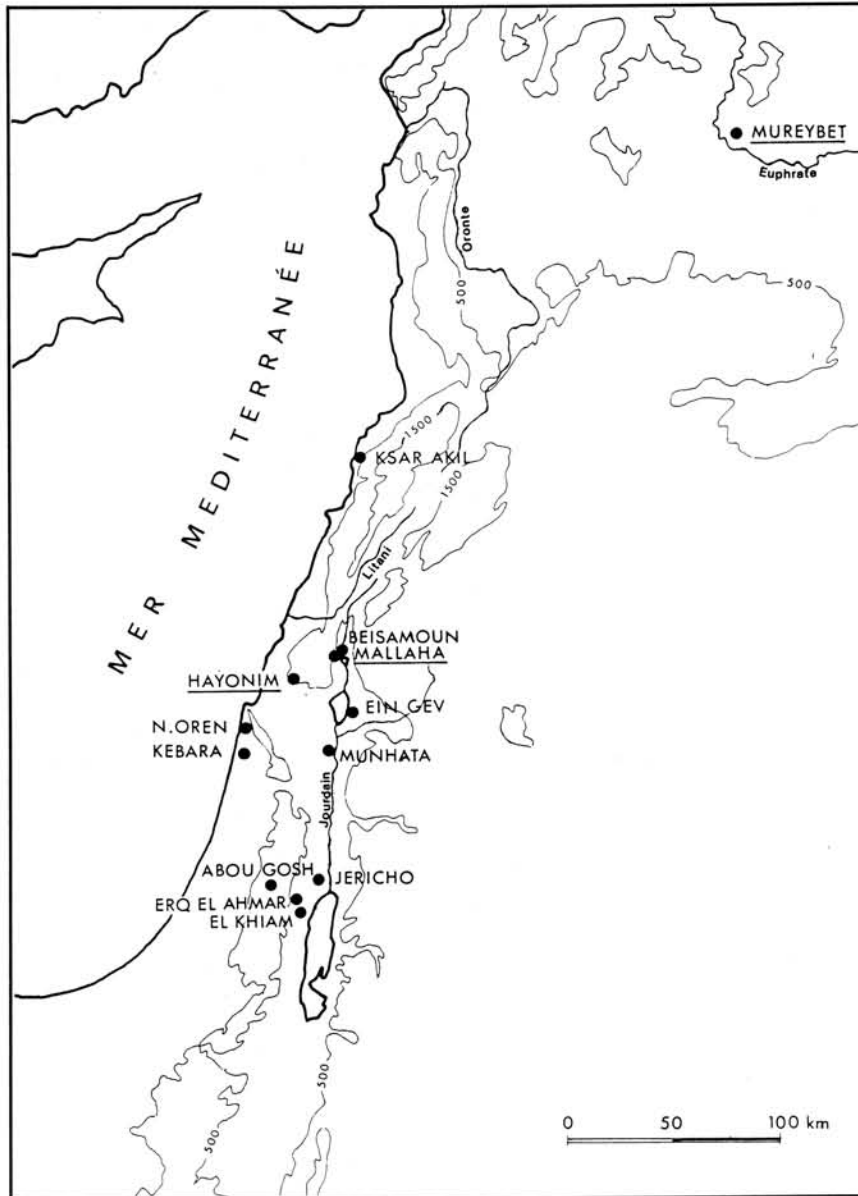


Fig. 1
Préhistoire du Levant de 17000 à 6000 av. J.-C.

Les canards, harles, sarcelles, fuligules et autres Anseriformes sont particulièrement bien représentés dans le matériel osseux avien du site. Avec 21 espèces, ils totalisent à eux seuls 90 % des restes déterminés, et 67 % des individus dénombrés. Parmi toutes les espèces présentes, seules trois sont nicheuses dans la région (canards colvert et nyroca, sarcelle marbrée). La région du Houleh est caractérisée tous les hivers par l'arrivée, dès l'automne, d'oiseaux migrateurs qui stationnent dans les zones inondées et marécageuses proches du site. Les canards et autres gibiers d'eau constituent la grande majorité de cette avifaune : 18 espèces présentes à Mallaha font partie de ces vagues d'oiseaux hivernants ou migrateurs, qui reviennent tous les hivers. Un des foyers d'un abri isolé dans la phase IV (la plus ancienne du site) a livré une importante concentration de canards. Parmi les cendres compactes et fortement indurées, 560 restes d'oiseaux ont permis de dénombrer : 3 sarcelles

d'hiver, 18 canards colvert, 3 pilets, 4 sarcelles d'été, 2 fuligules nyroca, 2 morillons et 1 milouinan, et 12 petits canards dont la détermination spécifique n'a pu être réalisée.

La plupart des ossements étaient très fragmentés, éclatés en place dans le foyer. Cette grande quantité de canards témoigne sans doute d'une chasse intensive de ce type de gibier particulièrement prisé pour sa chair.

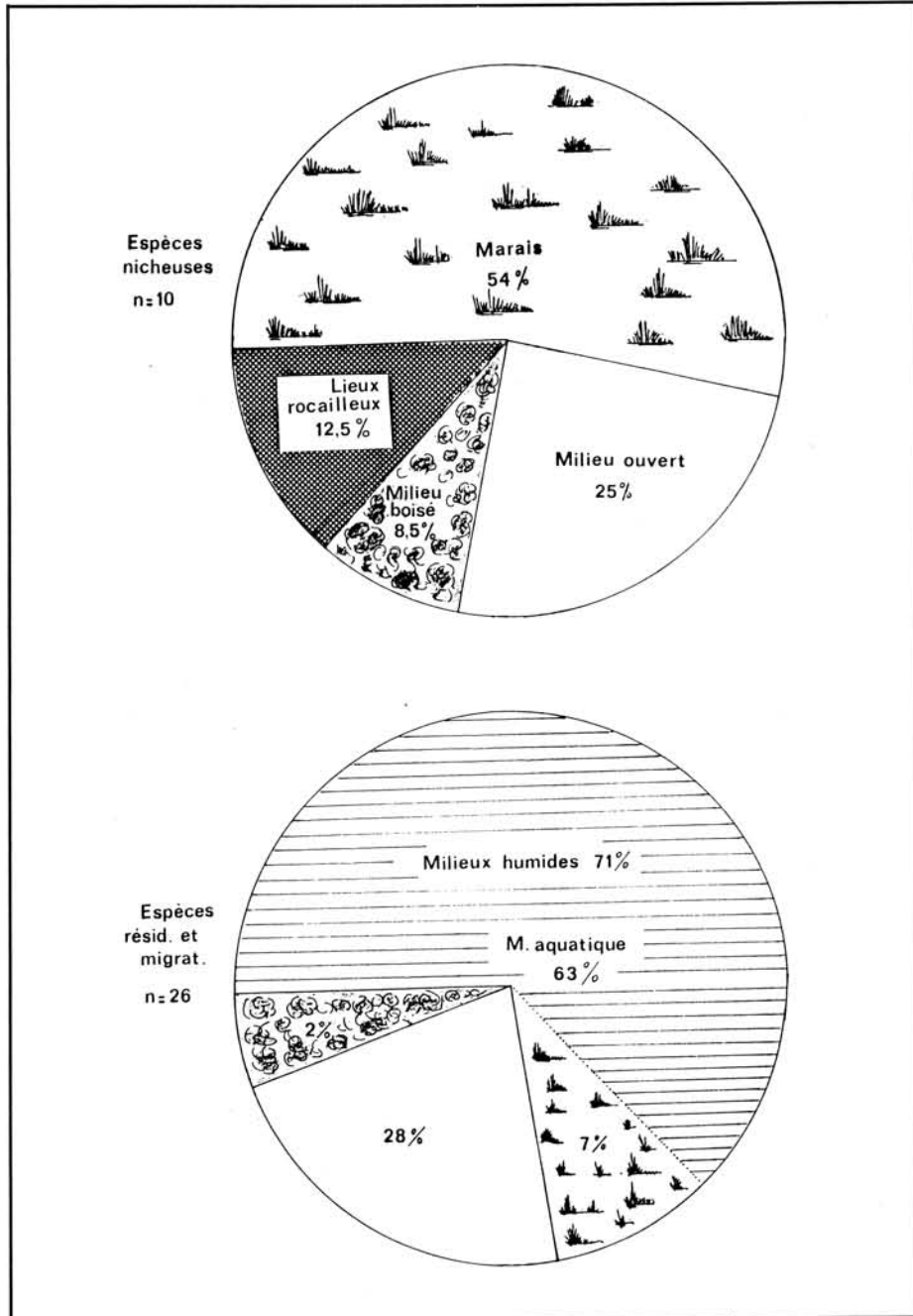


Fig. 2

Mallaha : paléoenvironnement du site en fonction de la représentation des biotopes (phase IV)

La figure 2 est une illustration des différents biotopes qui participent à l'environnement du gisement de Mallaha. Elle a pu être réalisée grâce à une quantification des oiseaux présents et à une affectation de ces derniers à un type de biotope particulier (marais, rocher, milieu aquatique, ...). Le gibier d'eau (parmi lequel les canards occupent une place privilégiée) devait être pour les natoufiens un apport alimentaire non négligeable par rapport aux grands mammifères. Grâce à la figure 2, on peut voir que la prospection des milieux humides, tant en été (diagramme : espèces nicheuses) qu'en hiver (diagramme : espèces résidentes et migratrices) a été très intensive. Toutefois, l'importance de la représentation des biotopes humides dans ce dernier cas suggère sans doute une chasse très intensive des oiseaux d'eau migrateurs dès leur arrivée en automne et pendant toute la saison hivernale.

2.- La perdrix chukar dans la grotte d'Hayonim.

Située à 50 m au-dessus du niveau de la mer, dans les contreforts occidentaux de la Haute Galilée, la station d'Hayonim est éloignée de la Méditerranée de 13 kilomètres. La cavité d'origine karstique est aujourd'hui en partie effondrée, les vestiges bréchifiés de dépôts attestent encore de l'importance des occupations successives. Le Natoufien y est connu sur une centaine de mètres carrés pour un mètre d'épaisseur environ. Il a livré une série de constructions en pierres sèches et nombre de sépultures. Il semble que les préhistoriques vivaient plutôt sur la terrasse, et ne réservaient la grotte que pour des activités très différenciées : inhumations de leurs morts, fabrication d'objets en os, taille du silex, ...

L'avifaune natoufienne de la grotte d'Hayonim est une des plus riches du Levant. Une seule espèce totalise près de 36 % des restes déterminés et 45 % des individus : la perdrix chukar (sur un total de près de 2 000 restes déterminés, l'avifaune comportant 97 espèces). Cette perdrix faisait-elle l'objet d'une chasse intensive par l'homme, ou bien était-elle la proie des rapaces de grande taille dont la présence est attestée dans le gisement : hibou grand-duc, autour des palombes, aigle royal ?

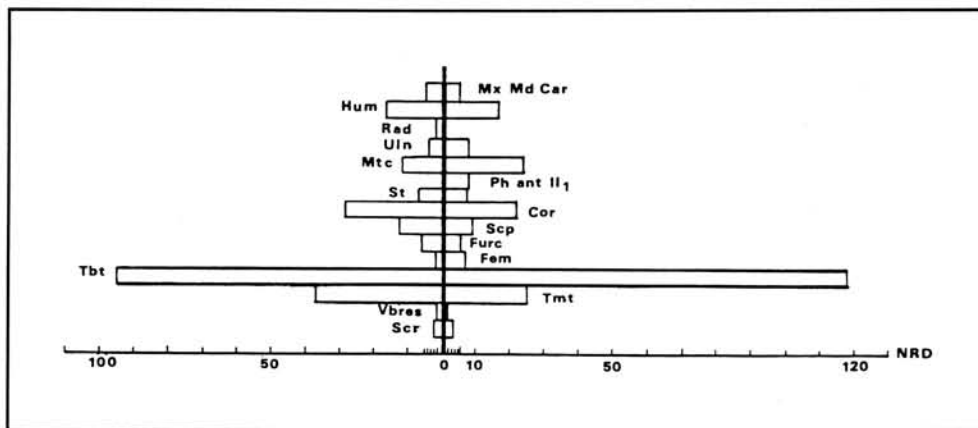


Fig. 3
Histogramme de fréquence anatomique des restes de perdrix chukar à Hayonim

La fréquence relative de certains os longs a permis, à partir d'études de faunes d'oiseaux du Paléolithique moyen et supérieur de France (MOURER-CHAUVIRÉ, 1982), d'avancer quelques hypothèses. Dans la plupart des gisements où les oiseaux de taille moyenne (perdrix, lagopèdes ...) ont été chassés et consommés par l'homme (présence de traces de calcinations et de silex), il semble que les ossements des segments proximaux des membres dominent fortement ceux des parties distales. Dans ce cas, une sélection des parties charnues de l'aile ou de la cuisse se traduit par une forte représentation des humérus et des fémurs. Lorsque le site se prête à la présence de grands rapaces et qu'aucune intervention humaine n'est décelable, on constate, semble-t-il, le phénomène

inverse, c'est-à-dire une domination des éléments distaux des pattes et des ailes (tarsométatarses, carpométacarpes). La figure 3 illustre la fréquence anatomique des restes de la perdrix chukar. On constate que les os les plus représentés sont : l'humérus (Hum), le carpométacarpe (Mtc), le coracoïde (Cor), le tibiotarse (Tbt) et le tarsométatarse (Tmt).

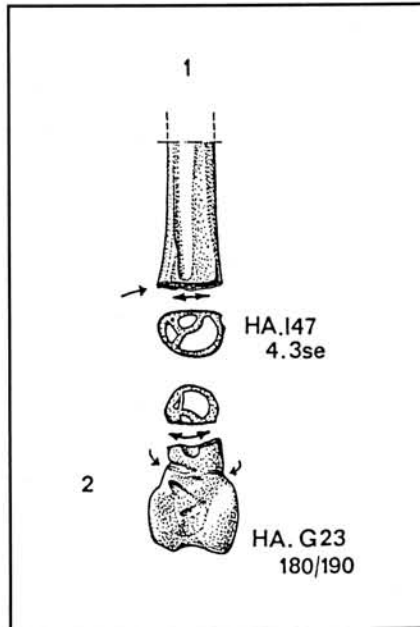


Fig. 4

1. Hayonim : diaphyse de tibiotarse gauche sciée, au niveau du pont sus-tendineux (face antérieure)
2. Hayonim : perle en os, portant les traces d'une double incision

Peu de restes (12 % environ) portent des traces certaines d'une action humaine : découpe bouchère, calcination, décarnisation, ... Toutefois, ce pourcentage monte à 46 % si l'on s'intéresse uniquement aux os longs des pattes (le tibiotarse en particulier). C'est pourquoi, en dépit de la faible représentation des humérus et des fémurs, il paraît hautement probable que la perdrix chukar tenait une place privilégiée dans la vie des Natoufiens d'Hayonim. Si l'espèce était prise pour sa viande, les os de ses pattes (en particulier le tibiotarse) furent également sélectionnés afin de confectionner des éléments de parures; une des conséquences directe de ce choix est visible sur la figure 3 où la représentation de l'os du pilon (Tbt) paraît très accentuée par rapport aux autres parties du squelette. Dans les premiers stades de l'étude des oiseaux du site, plusieurs diaphyses de tibiotarses de perdrix chukar ont été remarquées, car elles portaient des traces évidentes de sciages circulaires (Fig. 4 : 1). Une des 16 sépultures de la grotte (Homo 25) a livré autour du poignet gauche d'un homme de 25 ans environ un bracelet constitué de 14 petites perles en os (PICHON, 1983), toutes façonnées sur des extrémités distales de tibiotarses de perdrix chukar (Fig. 4 : 2). Par la suite, ce sont cinquante perles identiques qui ont été reconnues, elles étaient soit isolées soit le plus souvent liées aux sépultures ou aux constructions rondes en pierres sèches (les *loci*). L'étude de ces perles a montré que 93 % d'entre elles portaient un lustré caractéristique, semblable à celui constaté sur les pièces du bracelet d'Homo 25. Ceci montre à l'évidence, que ces parures étaient portées du vivant des natoufiens et qu'elles pouvaient les accompagner dans la mort.

3.- Les rapaces du Tell Mureybet.

Le tell se dresse sur une terrasse de 5 m de haut, située directement au bord de l'Euphrate, sur sa rive gauche à 80 km au sud-est d'Alep, en bordure d'une plaine sédimentaire fertile, inondable lors des crues hivernales et, à présent, sans arbres. Le reste du paysage est constitué par une steppe, coupée de collines arides et de ouadis. L'occupation primitive du site est natoufienne, elle ne comporte pas d'habitations. Toutefois, plusieurs sols d'argile tassée, à foyers, attestent l'existence d'une occupation en partie détruite par les installations ultérieures. Les niveaux natoufiens se signalent donc par une superposition de sols dammés, en argile rapportée, dans lesquels plusieurs foyers ont été mis au jour. La majorité d'entre eux furent découverts remplis de cendres ou de galets, ils ont livré la plupart des restes d'oiseaux de cette phase. Parmi les fosses-foyers à galets (cuvettes circulaires peu profondes) qui ont été dégagées, l'une d'elles est particulièrement remarquable par sa taille. Cette structure (XXV) atteint en effet des dimensions importantes : 1,50 m de diamètre et 0,60 m de profondeur. Ce foyer a livré, dans ses quinze centimètres supérieurs, un niveau à ossements calcinés où les restes aviens abondent, éclatés entre des galets et des charbons.

D'un point de vue purement ornithologique, le Tell Mureybet présente une très grande originalité, celle de rassembler 25 espèces de rapaces (sur les 48 présents au Proche-Orient). Les niveaux natoufiens comptent à eux seuls 17 espèces, l'ensemble du matériel osseux représentant environ 27 à 28 % de la totalité (en restes et en individus) de l'avifaune, (PICHON, 1985). Dans la fosse-foyer (structure XXV) déjà citée, on trouve : du hibou grand-duc, du moyen-duc et du brachyote (hibou des marais), mais aussi plusieurs buses (variable et féroce), du milan noir, de l'autour des palombes et une femelle d'aigle royal!

Les espèces dont les os portent le plus de traces d'activités humaines (découpes bouchères : désarticulations des ailes?) sont la buse variable (*Buteo buteo*) et les deux hiboux de petite taille, le moyen-duc (*Asio otus*) et le brachyote (*A. flammeus*). D'une façon générale, que ce soit pour le Natoufien ou pour les autres phases du site, la plupart des restes de rapaces semblent liés, par leur répartition, à une activité humaine (culinaire?). En effet, si la chasse des oiseaux de proie paraît attestée, il n'a pas été possible de prouver leur consommation ou leur éventuelle utilisation (plumes ou serres par exemple). Le diagramme de la figure 5 montre l'évolution, au cours des phases, des effectifs de Falconiformes (rapaces diurnes) et de Strigiformes (rapaces nocturnes). Plusieurs constatations s'imposent :

- les effectifs cumulés sont très fluctuants;
- la phase I (le Natoufien) est riche en rapaces.

Si la population autochtone d'oiseaux de proie qui vivaient dans l'environnement plus ou moins immédiat du site n'avait pas eu à subir une pression de chasse humaine, il est probable qu'en raison du simple développement des habitats, les effectifs auraient baissé régulièrement. Comment, dans ce cas, interpréter les oscillations constatées? La phase IB est pauvre en rapaces, mais elle est celle dont la plus petite surface a été fouillée; par contre, la phase III (8000-7700 av. J.-C.) qui a été dégagée sur près de 150 mètres carrés a permis la mise au jour de structures d'habitat importantes. Ces niveaux ont également livré les premières traces d'une "proto-agriculture" des céréales, et les indices d'un changement de stratégie dans l'acquisition du gros gibier herbivore (les bœufs sauvages et les ânes remplacent progressivement les gazelles) (LEROI-GOURHAN, 1974; DUCOS, 1978).

Il apparaît donc hautement probable que l'apport des rapaces par l'homme est resté relativement constant pendant toute une période d'occupation du site (les trois premières phases). La majorité des oiseaux chassés appartient au Natoufien (IA), ceci nous paraît tout à fait en accord avec l'idée que nous avons d'une communauté de chasseurs-cueilleurs qui désire exploiter avec efficacité un environnement riche et varié, qu'elle prospecte systématiquement. La chute des effectifs de rapaces à partir de la phase III est nette et constante, en dépit de l'importance des zones d'habitat mises au jour. La baisse de la pression de chasse sur ces oiseaux est sans doute liée au développement du piégeage des grands mammifères de la steppe. Il faut souligner, d'autre part, que la découverte d'une figurine en calcaire taillé représentant un hibou témoigne de la place très privilégiée qu'ont occupée les oiseaux de proie dans la vie des hommes de Mureybet (PICHON, 1985). Comment expliquer en effet que cette chasse se soit perpétuée, alors que parallèlement l'Euphrate et ses rives étaient exploités pour la pêche et les oiseaux d'eau migrateurs, tels les canards par exemple?

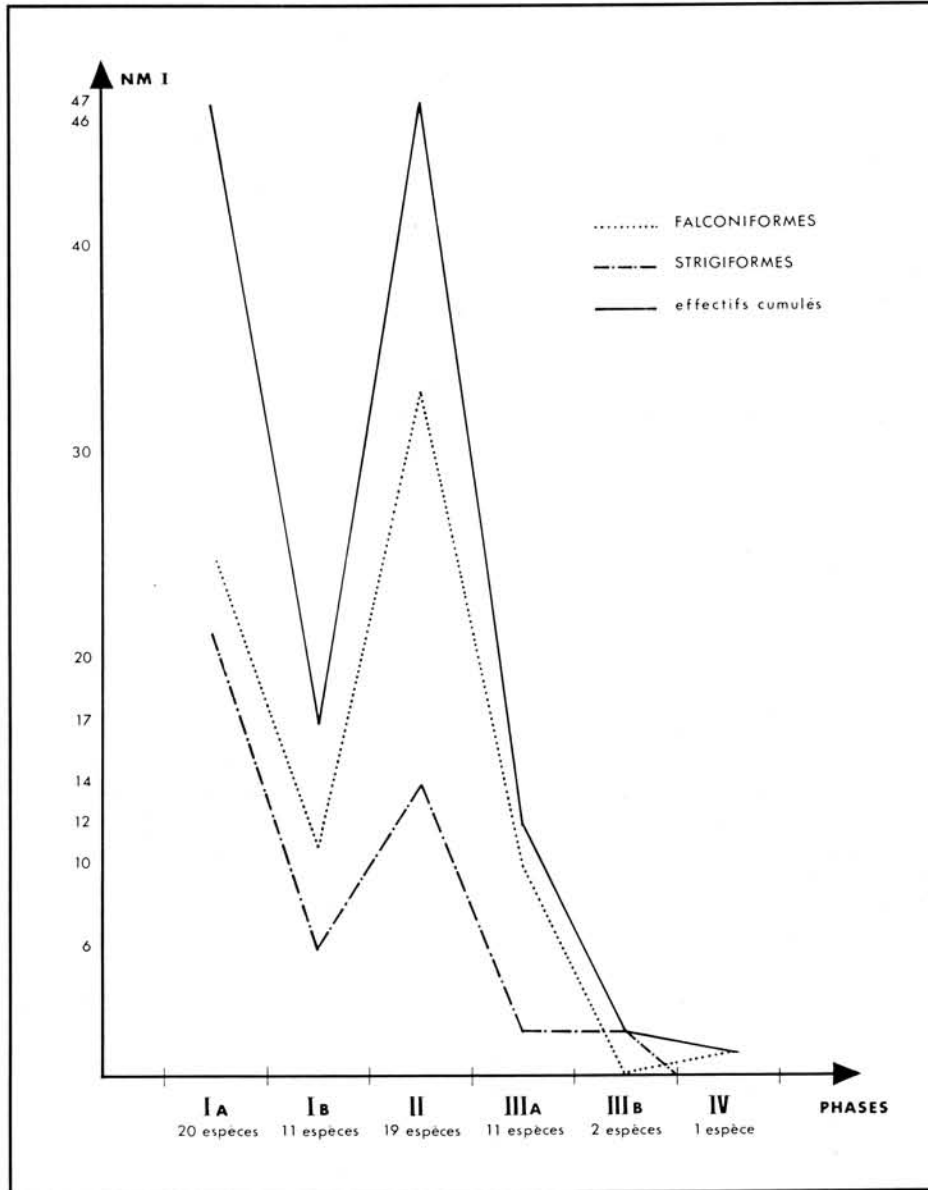


Fig. 5
Mureybet, diagramme de répartition des effectifs des rapaces, selon les phases

Conclusion.

Les Natoufiens ont été parmi les premiers chasseurs-cueilleurs à se sédentariser, malgré la persistance de camps de base itinérants. Les villages étaient le plus souvent implantés au carrefour de zones écologiques dont les richesses potentielles respectives étaient différentes et peut-être complémentaires, tout au long de l'année. Le piégeage intensif des canards et autre gibiers d'eau montre à l'évidence l'intérêt de ces hommes pour les milieux humides et leur richesse saisonnière. La chasse des rapaces à Mureybet et celle de la perdrix chukar à Hayonim témoignent aussi de l'existence de choix (de liens ethno-zoologiques) qui sont souvent difficiles à mettre en évidence dans des économies de subsistance.

BIBLIOGRAPHIE

- CAUVIN J. (1982) : Le Natoufien, in G. CAMPS, *La Préhistoire, recherche du paradis perdu*, Librairie Perrin édit., Paris, 464 pp. (Collection "Histoire et décadence").
- DUCOS P. (1978) : *Tell Mureybet, étude archéozoologique et problèmes d'écologie humaine*, Paris, C.N.R.S., 1 : 136 pp.
- LEROI-GOURHAN A. (1974) : Etudes palynologiques des derniers 11000 ans en Syrie semi-désertique, *Paléorient*, 2 : 443-451.
- MOURER-CHAUVIRÉ C. (1982) : Les oiseaux dans les habitats paléolithiques : gibiers des hommes ou proies des rapaces? in C. GRIGSON & J. CLUTTON-BROCK édit., *Animals and Archaeology : 2. Shell Middens, Fishes and Birds*, Londres, *BAR Intern. Series*, 183 : 111-124.
- PICHON J. (1983) : Parures natoufiennes en os de perdrix, *Paléorient*, 9/1 : 91-98.
- PICHON J. (1984) : *L'avifaune natoufienne du Levant. Systématique, Paléoécologie, Paléthnozoologie*, Thèse de 3^e cycle, Univ. Pierre et Marie Curie (Paris VI), 149 pp., 18 pl., 21 fig., 45 tabl.
- PICHON J. (1985) : Les rapaces du Tell Mureybet, Syrie, Fouilles J. Cauvin 1971-1974, *Les Cahiers de l'Euphrate*, 4 : 229-259.
- PICHON J. (1985) : A propos d'une figurine aviaire à Mureybet. Phase IIIa, 8000-7700 av. J.C., *Les Cahiers de l'Euphrate*, 4 : 261-264.

DISCUSSIONS

R. PUJOL. — Avez-vous examiné les sources ethnographiques pour expliquer la capture des canards, oies, cygnes et des rapaces, comme l'a fait Christine Lefèvre pour l'avifaune patagonienne?

J. PICHON. — J'ai en effet pu examiner quelques sources ethnographiques. Les Natoufiens ne disposaient pas, dans leur industrie lithique, de pointes de flèches. Toutefois, il a été démontré qu'avec les "lunates" (microlithes) ils avaient peut-être utilisé ceux-ci emmanchés sur des engins de jet. J'ai eu principalement des discussions avec des ornithologues et des ethnologues travaillant en Afrique dans des régions humides du Tchad ou du bassin du Djoudj au Sénégal. Les canards (sarcelles) sont capturés "à l'appelant", dans des nasses de roseaux, à l'aide de filets, etc. Ceci est aussi le cas dans plusieurs pays d'Afrique du Nord où l'on capture encore les rapaces avec des filets (plantés entre des arbres). Ces oiseaux peuvent être capturés en grand nombre au moment de leur migration avant de traverser la Méditerranée. Les sources ethnographiques me paraissent être d'une importance fondamentale, lorsqu'il s'agit pour un archéozoologue d'envisager la capture, le piégeage, etc., de gibiers. La difficulté réside, bien sûr, dans le fait que la plupart des pièges, filets, lacets, etc., ne se conservent pas; d'où la nécessité de puiser dans les sources ethnographiques afin d'élaborer des hypothèses sur les techniques de capture.

J.-D. VIGNE. — A votre sens, y a-t-il contradiction entre les sélections observées au niveau des oiseaux et la théorie du "large spectre"?

J. PICHON. — Les villages natoufiens sont le plus souvent installés au carrefour de différents biotopes (humides : marais; plaines : milieux ouverts, boisés, ...). Ces hommes étaient des chasseurs-cueilleurs sédentaires. Les villages ont donc précédé les phénomènes de proto-agriculture et de proto-élevage qui se dérouleront au Néolithique. Il apparaît, de plus en plus, que l'économie "à large spectre" qui caractérise cette culture, ne procédait pas de façon anarchique. Il semble qu'ils prospectaient certains milieux d'autant plus systématiquement que ces biotopes (humides dans le cas de mon exposé sur le site de Mallaha) à une période de l'année (hiver) étaient pourvoyeurs de surplus alimentaires propices à être exploités. On peut donc peut-être voir ici les "germes" d'une rentabilisation de l'environnement, au mieux des possibilités bioécologiques.

R. LIBOIS. — Je voudrais faire la remarque suivante. La capture de rapaces nocturnes est peut-être facilitée par des particularités comportementales de ces espèces : d'une part, l'association en "dortoirs" hivernaux telle qu'elle se constate chez le hibou des marais et le hibou moyen-duc, qui

rend ces animaux aisément repérables et facilite leur capture pendant la journée; de l'autre, la réaction à la "repassé" de leur chant, qui permet de les attirer très facilement, du moins en période de reproduction.

M. DEWEZ. — Je puis faire état d'observations personnelles touchant les méthodes de chasse. Entre 1966 et 1972, j'ai vu quelques fois de jeunes bédouins au sud de l'Euphrate chasser des oiseaux, en particulier des rapaces, à l'aide de frondes, ces armes ne laissant aucune trace matérielle décelable par l'archéologue (lanière de cuir et projectile de pierre non aménagé). La "chasse" se pratiquait pour le sport sur des animaux au sol. Sur une distance de 50 mètres, le jet était, en général, d'une remarquable précision.

J. LECLERC. — Il faut émettre toutes les réserves sur la "pression démographique", explication ad hoc souvent avancée, mais à la légère, soit comme cause de la "Révolution néolithique", soit comme conséquence des techniques de production agricole.

J.-D. VIGNE. — Comme l'a souligné J. Leclerc, on vient pour manger telle espèce à tel endroit, même en phase natoufienne où il y a sédentarisation. Comment est-ce possible? seulement en s'installant à un endroit où tous les écosystèmes sont réunis.
